

Nouvelle

Poste Mortem

par Zorn

Diogène éditions libres

<http://diogene.ch>

copyright / copyleft Zorn:

Cet ouvrage est disponible selon les termes de la licence libre

<http://www.creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.5/>

Le tueur, vêtu de sombre comme un croque-mort, fit jaillir son pistolet comme un magicien un lapin d'un chapeau. Sa main, vide l'instant d'avant, tenait un automatique dont la gueule béante était dardée vers Myriam. C'était un trou noir, horrible et puissant, avide d'aspirer jusqu'à la dernière particule de son corps, de son sang, de son âme.

L'alarme retentit dans la pièce. Le tueur, dérangé en sa besogne, eut comme un regard désabusé. Ses lèvres s'étirèrent en une sorte de mince sourire pareil au rictus qu'affichent les morts quand leur nouvel état les surprend davantage qu'il ne les effraie. Il marcha à reculons vers la sortie. Ses pas effleuraient à peine le sol ; il semblait glisser.

La sirène hurlait toujours. Myriam étendit le bras. Sa main tâtonna la nuit jusqu'à ce qu'elle heurte enfin ce maudit réveil. Elle pressa le bouton mais le silence ne revint pas : son cœur battait à se rompre, ses tempes bourdonnaient et une intruse dans sa tête ne cessait de prolonger un cri affolé.

Elle rabattit l'édredon et s'assit sur le bord du lit. Sa petite tête plantée d'épis auburn atterrit au creux de ses mains. Elle pleurait. C'était un long gémissement entrecoupé de spasmes. Ses lèvres déformées, luisantes de morve, tressautaient nerveusement. « Ca ne peut plus durer comme ça ! répétait-elle sur un mode aigu. Non, ça ne peut plus durer comme ça ! »

Elle essaya d'ouvrir le tiroir de la table de nuit mais il résista, bloqué par Dieu sait quoi. Myriam tira, secoua, força, tira encore et encore jusqu'à ce que ce satané tiroir sorte violemment de sa glissière, projetant une gerbe de boîtes en carton, une bonne vingtaine, toutes étiquetées de noms barbares et compliqués.

Son regard glissa de boîte en boîte à la recherche d'un antidépresseur de conception récente. Elle finit par le trouver. Un frisson la parcourut. Elle se jeta sur le carton et le déchira, dégageant ainsi deux plaquettes argentées. Tremblotante, elle entreprit d'en extraire un gros cachet. Il tomba sur la descente de lit, dégueulasse, constellée de taches bistres souvent associées à des restes alimentaires en décomposition plus ou moins avancée. Elle le ramassa quand même et l'engloutit avec un peu d'eau.

Elle se recoucha. Mais pas longtemps. Sa nuisette, humide d'une sueur glacée, lui collait à la peau. Elle avait froid. Elle se leva et se fit couler un bain.

Maquillée, pomponnée, les cheveux savamment décoiffés, la mèche hirsute et raide d'une bonne dose de gel : Myriam se sentait déjà mieux. Elle admirait sa petite frimousse dans le rétroviseur. Elle se trouvait craquante. Elle en était à se féliciter de la maestria avec laquelle elle dissimulait les ravages de ses nuits d'angoisse lorsqu'une grosse cylindrée s'immobilisa à côté d'elle. Le chauffeur, un gros moustachu aux traits porcins, tourna la tête et lui sourit. Elle l'ignora, préférant ne pas voir ses yeux étincelants de lubricité. Elle démarra en trombe dès que le feu passa au vert.

Elle remontait à présent une large avenue baignée de soleil. Le ciel était rempli d'azur. Pourtant, Myriam ne goûtait pas la tranquillité qu'affichait la ville en ces heures printanières. Une question la taraudait : où allait-elle se garer ? Toutes les places semblaient prises et elle n'avait pas du tout envie de marcher. Pourquoi le Docteur R. n'habitait-il pas un immeuble avec parking ?

Elle fit plusieurs fois le tour de l'avenue. En pure perte. Tous les emplacements étaient occupés. Elle envisagea un moment de stationner sur le trottoir mais un groupe de pervenches soudainement apparu dans le rétro l'en dissuada. Elle prit une rue adjacente et se dirigea vers une cathédrale néogothique toisant une petite place aux pavés irréguliers. Elle y trouva un emplacement qui, à défaut d'être proche de son lieu de rendez-vous, offrait au moins l'avantage d'être libre. Et à l'ombre.

Neuf heures sonnèrent au clocher. Myriam était en retard, comme toujours. Enfin, comme toujours depuis *l'accident*. Elle n'en parlait jamais en d'autres termes. Elle disait *l'accident* du bout des lèvres, la gorge sèche et nouée comme si elle proférait le plus criminel des blasphèmes.

L'accident... Elle le revoyait à nouveau. Pis, elle le revivait. Chaque détail resurgissait du tréfonds de sa mémoire, un océan auquel il était impossible de confier un corps sans qu'il ne le restitue, un jour ou l'autre, au gré des marées. Elle luttait contre ses souvenirs, tentait de les refluer vers l'horizon... Hélas ! Elle n'était pas de taille et, cette fois encore, elle se laissa submerger par la vague. Elle demeura ainsi prostrée jusqu'à ce que les cloches la tirent de sa rêverie.

Lorsqu'elle refit surface, son premier réflexe fut de prendre une plaquette dans le vide-poches. C'était de la benzodiazépine. Myriam en était là : antidépresseurs pendant les crises de panique

et benzodiazépine contre l'anxiété anticipatoire !

Elle sortit enfin du véhicule. Elle était très en retard maintenant. Mais cela n'avait pas d'importance ; rien n'avait d'importance à part la minuscule bombe de gaz paralysant qu'elle tenait fermement serrée dans la main.

D'un pas mal assuré, sur le qui-vive, elle traversa la place et tourna dans l'avenue. Une brise de chaleur lui caressa le visage. Elle prit cela pour un encouragement et cessa de tituber. Cela n'endormit aucunement sa méfiance. Elle demeurait scrutatrice, à l'affût du moindre comportement anormal. Une voiture qui ralentissait derrière elle, le regard insistant d'un homme qui la croisait, l'air moqueur d'une jeune femme : tout lui paraissait menaçant.

Soudain, elle se retourna, alertée par des pas rythmés qui se rapprochaient. Elle faillit sortir la bombe flash de sa poche mais se ravisa en apercevant un enfant en train de courir pour attraper un bus. Elle soupira.

Le Docteur R. la reçut malgré son retard. Il y était habitué maintenant. Cela faisait plus de quinze ans qu'il passait la moitié de son temps à attendre des patients qui ne venaient jamais. Aussi ne chicanait-il pas pour quelques minutes. En outre, comme il connaissait sa cliente — il la traitait depuis trois mois, il lui laissait systématiquement une demi-heure de battement.

Myriam entra : « Bonjour Docteur, le salua-t-elle d'un ton embarrassé. »

— Bonjour Myriam. Alors, comment nous portons-nous aujourd'hui ?

— Bof ! Pas bien fort, j'en ai peur.

— Bien. Allongez-vous, nous allons en discuter.

Elle commença à se plaindre de l'inefficacité des tranquillisants qu'elle ingurgitait peu avant le coucher :

Elle somnolait bien quelques minutes, jamais plus d'une heure, puis se réveillait, prise d'angoisse. C'était à ce moment-là qu'elle cultivait ses peurs rétrospectives, qu'elle échafaudait les variantes de *l'accident*, qu'elle imaginait la tournure qu'il aurait pu prendre si les circonstances avaient été différentes, si elle avait accompli d'autres gestes... C'était une torture mentale qui se prolongeait jusque tard dans la nuit. Ensuite, vaincue par la fatigue,

elle somnait dans un sommeil agité d'où elle émergeait au moindre bruit, toujours en proie à ses fantômes intérieurs. Quand venait le matin, elle n'avait en guise de repos que trois à quatre heures de sommeil. Rien de franchement réparateur.

— Je suis naze, quoi, pour dire les choses platement.

— Je vois, répondit le praticien. Je vois.

De fait, il ne pouvait que constater qu'elle n'avait pas bonne mine. Fort de son expérience, le Docteur R. savait détecter toutes les tricheries cosmétiques dont les femmes usent en pareil cas. Il devinait le teint grisâtre, presque cendré, qu'elle masquait derrière une épaisse façade en poudre de riz. Il n'avait qu'à suivre ses mouvements de plus en plus mal coordonnés pour comprendre sa détresse et reconnaître l'inutilité du traitement. Il fallait désormais l'orienter vers une thérapie plus lourde.

La séance terminée, le Docteur R. se plongea dans le dossier de sa patiente. Le compte-rendu était plus qu'éloquent : « M.K. suit une thérapie régulière depuis le mois de février. Cette thérapie est motivée par d'important troubles psychologiques en lien avec le stress post-traumatique inhérent au braquage auquel elle a assisté. »

« M.K. est accablée par une sensation permanente de danger. La crainte de revivre une telle agression engendre chez elle une idéation¹ de mort (Rorschach², planche 7/ interprétation : une femme tenant à bout de bras son enfant décédé). »

« Dès lors, M.K. vit dans un stress constant, l'amenant à des comportements inappropriés d'extrême méfiance, principalement dans les lieux publics, les grandes surfaces, les lieux où l'on manipule de l'argent. Cette tension implique une importante fatigue nerveuse et psychique : insomnies, réveils multiples, reviviscence de l'agression ; pendant la journée, M.K. éprouve des angoisses. »

La télévision était branchée mais Myriam ne la regardait pas. Elle y jetait un œil de temps en temps quand un clip l'intéressait. En fait, elle était plongée dans une revue. La TV servait juste à combler le vide et le silence qui régnaient dans son appartement depuis

1 Psychologie : terme désignant la formation et l'enchaînement des idées.

2 Il s'agit du fameux test avec les taches d'encre.

qu'elle avait rompu. François était un chouette type et elle regrettait vraiment de l'avoir congédié comme elle l'avait fait, simplement parce qu'elle ne supportait plus ses mains baladeuses, ses propositions déplacées, ses exigences... Elle regrettait surtout la Myriam d'avant, celle qui démarrait au quart de tour, celle qui n'avait peur de rien, celle qui avait de vrais fantasmes et un super bonhomme pour copain de jeu. Seulement voilà : la perte de son désir avait sonné le glas du couple.

Soudain, quelques mots échangés dans un clip lui firent relever les yeux.

Situation critique : des braqueurs pénètrent dans une banque. « Haut les mains, c'est un hold-up ! » Les braqueurs, les vrais, les siens, n'avaient pas procédé autrement.

Flash.

Elle se tient au guichet 2 quand trois malfrats cagoulés entrent dans le bureau de poste. C'est le jour des pensions et le coffre-fort regorge d'argent. Elle voit des armes de guerre qu'on agite devant elle. Les voyous dansent un drôle de ballet, court et précis, aussi minuté qu'inlassablement répété.

Le premier la menace avec son fusil mitrailleur tandis que le second extirpe de sa poche une sorte de pâte brune qu'il colle sur la paroi de verre séparant l'accueil du bureau proprement dit. « Garez-vous ! ça va sauter, lance-t-il pour tout avertissement. » Boum ! La vitre vole en éclats. Le troisième mitraille les caméras placées à l'accueil. Les deux autres franchissent le trou béant. Le second neutralise les caméras du bureau. Le troisième fait le guet pendant que le premier rassemble les otages au centre de la pièce et leur ordonne de se mettre à genoux, mains sur la tête, dos aux guichets. Roger reçoit un coup de crosse dans les reins car il ne s'exécute pas assez vite. Tout le monde sent la trouille suinter par tous les pores. Une nouvelle explosion, plus puissante celle-là, fait trembler le bâtiment. Le coffre est ouvert, les bandits se servent puis repartent.

Le pire, selon Myriam, semblait être la perte de repère qui suivait le choc traumatique. C'était comme si le monde s'était littéralement retourné au moment de l'attaque... de *l'accident*. Les choses étaient là, en place, apparemment immuables. Elle avait son travail, son ami, son studio, sa vie. Et puis, crac ! tout basculait en

quelques secondes. Tout sombrait dans le néant. Tout s'effondrait pareillement à une étoile moribonde qui, sous le poids de sa propre gravité, se contracte sur son noyau et se métamorphose en trou noir. Un gigantesque aspirateur cosmique.

Elle éprouvait parfois le désir d'en finir, de se foutre en l'air, de gommer ses terreurs en même temps que sa vie. Cela n'aurait pas été bien difficile. Elle avait tout ce qu'il fallait sous la main. Sa table de nuit recelait une pharmacie spécialisée dans la mort sans souffrance. Quelques boîtes judicieusement choisies, d'autres pêchées au hasard, un peu d'alcool et ciao la compagnie ! Elle aurait pu s'en demander des comptes au Barbu qui squatte les nuages.

Midi. Myriam martyrisait un pauvre morceau de porc qui ne lui avait rien fait. Elle triturait la chaire morte, la faisait voyager d'un bord à l'autre de l'assiette, jouait avec, non pas comme un chat s'amuserait d'un rongeur mais à l'instar d'un enfant repu que l'on forcerait à dévorer de plus belle. « Cesse de geindre et pousse dans ta buse, sinon tu finiras anorexique ! »

— Laisse tomber, rétorqua-t-elle à sa conscience, j'ai pas une once d'appétit.

— Pense aux personnages de *Postman* !

— C'est normal qu'ils crèvent la dalle... L'histoire se passe après une guerre nucléaire, dans un monde en pleine déliquescence.

— Ah oui ? Et notre société, tu la trouve comment ?

Ben ouais ! Myriam avait beau soliloquer comme en pleine crise de sénilité précoce, elle n'avait pas franchement tort. A quoi rimait cette tragi-comédie qu'était devenue son existence ? On lui avait promis un avenir fleurissant, elle ne vivait plus que dans le passé. On lui avait dit prédit une carrière sans encombre, son métier s'était rapidement classé parmi les professions à risque. On lui avait seriné à longueur d'enfance que le troisième millénaire serait formidable, il n'en était rien. Partout où son regard se posait, elle ne lisait que cupidité, misère et mensonge. Et dire que dans moins de deux heures elle devrait sourire derrière son guichet : « Bonjour-Madame-bonjour-Monsieur-que-puis-je-pour-vous ? Au-revoir-Madame-au-revoir-Monsieur-merci-beaucoup ! »

La cage aux requins...

Le moment que Myriam appréhendait était enfin venu. Le mot d'ordre, gravé en lettre de sang quelque part dans son cerveau, était **résister**. Résister à tout prix à cette insidieuse peur qui lui commandait de s'enfuir, résister à cette redoutable envie de fondre en larmes, résister à ce besoin quasi incoercible d'avaler davantage de pilules, résister à l'angoisse et ne pas trembler.

« C'est la même chose que quand tu fais une chute de cheval, lui avait confié un collègue qui, pour sa part, en était à son quatrième hold-up, tu dois immédiatement te remettre en selle. Sinon... »

Elle avait donc suivi son conseil, prit une semaine de congé puis était repartie au trot, c'est-à-dire à mi-temps. Toutefois, plus les mois passaient et moins elle se sentait capable d'assumer.

Hier par exemple, elle avait encore failli criser pour rien :

Un couple un peu bizarre était entré dans le bureau. Il devait être près de seize heures. Le type portait un long manteau gris, pas vraiment de saison ; le genre de vêtement qu'on met pour dissimuler un fusil à canon scié. Il s'était approché du comptoir et, en prenant un temps infiniment long, avait entrepris de sonder sa poche intérieure. Les sens en alerte, Myriam avait instinctivement déplacé son pied vers le bouton d'alarme. Il ne s'était rien passé. Le type avait fini par sortir une carte de recommandé. Cependant, une fraction de seconde plus tard et Myriam déclenchait la sirène. Elle avait servi le client, lui avait remis sa putain de lettre puis s'était enfermée dans les toilettes.

— Hé ! Myriam ! Ca va ?

— Heu... Oui. J'étais — comment dire — j'étais encore en train de penser à un truc, quoi.

— Ne pense quand même pas trop. N'oublie pas que tu es ici pour bosser.

— Ouais, mais non, je veux dire : il n'y a pas de problème. Je contrôle.

— A la bonne heure.

Lui, c'était Norbert. A lui tout seul, il incarnait le mur du son, de l'intolérance et des lamentations. Il était toujours à se mêler de ce qui ne le regardait pas. Son tic verbal, le leitmotiv qu'il ânonnait jour après jour, se résumait à peu de chose : « De quoi parlez-

vous ? Comment allez-vous ? Pourquoi ne me dit-on jamais rien, ici ? » Norbert était certes un concentré de pure niaiserie mais comme aucune réelle méchanceté n'émanait de lui, tout le monde le supportait en silence. Fort heureusement, le reste des collègues n'était pas coulé dans le même moule ; Norbert demeurait un cas d'exception, une horreur de la nature. Mais, bien qu'elle s'en défendît, Myriam trouvait stimulante la promiscuité d'un être aussi balourd. Elle se disait que s'il s'en était sorti, il n'y avait aucune raison qu'elle ne le pût à son tour.

Le destin en décida autrement.

Très calme, le tueur, vêtu de sombre comme un curé, pénétra dans le bureau de poste. Il se planta devant le guichet numéro deux et fit apparaître son pistolet comme par magie. Sa main, vide l'instant d'avant, s'était alourdie d'un gros automatique dont l'immense gueule était pointée vers Myriam.

Roger, qui se tenait en retrait, donna aussitôt l'alarme. Le tueur eut pour toute réaction une sorte de mimique qui semblait signifier que, quoi qu'il puisse advenir, de toute façon les jeux étaient faits. Il pressa la détente de son arme. Le feu jaillit et Myriam mourut, une balle en plein cœur.

Plus tard, quand la police arriva et qu'on pu enfin bouger le corps, on ne constata aucun impact de balle. En dépit des traces de violence, en dépit des explosions et en dépit des témoignages de huit personnes, le médecin légiste dû se résoudre à une banale crise cardiaque. Les bandes vidéo de surveillance se révélèrent toutes aussi inexploitable. Jusqu'à ce qu'elles implosent mystérieusement, elles n'avaient rien enregistré d'autre que la panique du personnel devant une menace invisible. Les tueurs n'apparaissaient sur aucune d'elles, exactement comme s'ils n'avaient existé que pour ceux qui les avaient vus.

Pour contacter l'auteur: p_lelage@hotmail.com